

Orage sur la ferme

(Orètje so l'cinse)

Pièce en trois actes de

Edouard SERET

(Traduite du wallon de Palenge-Durbuy en français par François BELLIN en avril 2023)

Créée sur la scène de la Royale Concorde de Tohogne le 8 mai 1966

Pièce mise en ligne en mai 2023 par et pour le site
www.eglise-romane-tohogne.be

Orage sur la ferme

(Orètje so l' cinse)

Pièce en trois actes de

Édouard SERET

créée sur la scène de la Royale Concorde de Tohogne le 8 mai 1966

(Traduite du wallon de Palenge-Durbuy en français par François Bellin en avril 2023.)

Personnages :

- Julie, la maman, 50 ans (*Marie-Thérèse Chariot*)
- Maurice, le papa, 52 ans (*Norbert Théate*)
- José, le fils, 20 ans (*Georges Soyeur*)
- Jeannine, la servante, 19 ans (*Georgette Forthomme*)
- François, le valet de ferme, 35 ans (*Albert Colaris*)
- Maguy, la bonne amie de José, 19 ans (*Christiane Huet*)
- Victor, l'ami de François, 45 ans (*Norbert Hubin*)

Les trois actes se passent dans la cuisine d'une ferme ardennaise. L'intérieur n'est pas trop ancien.

PREMIER ACTE

SCÈNE 1

Jeannine – José

(Au lever de rideau, Jeannine est seule sur scène, elle fait la vaisselle du déjeuner.)

JOSÉ (*entrant à demi-habillé*) – Bonjour Jeannine.

JEANNINE – Bonjour José. Ben ça... vous n'avez pas besoin d'une lampe à huile pour vous lever à cette heure !

JOSÉ – Ma foi, il est si tard que cela ?

JEANNINE – Je veux croire ! Les neuf heures sont dépassées ; vous devez être bien reposé, me semble-t-il ?

JOSÉ – En effet, mais j'ai bien mal à la tête et je suis tout barbouillé.

JEANNINE – C'est votre faute, mon ami ; si vous rentriez plus tôt, cela n'arriverait pas.

JOSÉ – Que veux-tu y faire ? belle Jeannine, quand on est en vacances, on peut s'amuser un brin, n'est-ce pas, et l'année prochaine, tout s'arrêtera pour moi : je ne pourrai plus faire la grasse matinée car j'aurai terminé mes études et je n'aurai plus d'autre choix que de travailler. Fini le beau temps !

JEANNINE – Vous avez quand même de la chance, savez-vous, d'avoir des parents comme les vôtres qui vous gâtent comme une pomme pourrie !

JOSÉ – Doucement, hein là ! Mes parents me doivent bien cela parce que je suis fils unique ; ils n'ont que moi et peuvent bien me gâter un peu, me semble-t-il !

JEANNINE – Ah bon ! Est-ce parce que vous êtes leur enfant unique, cher monsieur, qu'il faut qu'on vous gâte d'une façon pareille ? À votre âge, vous devriez être gêné de parler ainsi. Pensez un peu à ce que vos parents font pour vous : très tôt le matin, ils sont sur leurs terres, alors que vous, pendant ce temps-là, vous vous promenez avec des midinettes de Liège qui viennent ici en vacances à l'hôtel, et cela tous les jours, du matin au soir et de la nuit à l'aurore ! Vous feriez œuvre utile en aidant vos parents, plutôt que de rouler votre bosse.

JOSÉ – Halte-là cette fois-ci ! Par hasard, serais-tu jalouse des Liégeoises que tu les décries si facilement ?

JEANNINE – Moi, jalouse ? Pour quelle raison ? D'ailleurs, les fils de fermiers n'ont pas à s'intéresser à ma petite personne. Je ne suis qu'une servante... et si cela vous plaît, vous pouvez passer toutes les nuits avec vos Liégeoises !

JOSÉ – Des Liégeoises... Une Liégeoise, devrais-tu dire ! Reconnais que tu es dans l'erreur ! Et en prime, tu te fâches car, avant qu'elle n'arrive, tu étais manifestement plus aimable avec moi !

JEANNINE – Peut-être bien mais... c'est en faveur de vos parents que je réagis ainsi. Vous ne voulez pas voir le travail qu'ils ont à faire, ils en ont jusqu'au-dessus de la tête. Ils auront du mal, tout à l'heure, à rentrer une bonne charrée de froment à cause de l'orage annoncé. Mais vous, pendant ce temps-là, vous traîneriez je ne sais où toute la journée ; qu'est-ce que les gens d'ici doivent penser ?

JOSÉ – Ne dis plus rien, tu en as assez raconté. Premièrement, je me fous des villageois et je ne leur dois rien et, en second lieu, je n'ai aucun conseil à recevoir de toi ! Est-ce bien compris ? Fais la vaisselle et surtout occupe-toi de ce qui te regarde !

JEANNINE – C'est bien enregistré, Monsieur José, j'en tiendrai compte ! Vous êtes le jeune patron ici et vous avez le pouvoir d'imposer vos vues. Un jeune maître, en effet, de la nouvelle vague, noceur, écu-meur de jouvencelles, coqueluche de notre temps... On vous écouterait, Monsieur et... on se taira !

JOSÉ – C'est bien ainsi que je l'entends !

JEANNINE – À présent, voulez-vous déjeuner car il est grand temps ?

JOSÉ – Non, je n'ai plus faim, tu m'as coupé l'appétit avec tes remarques acides. Mais, réflexion faite, une tasse de café noir me fera sans doute du bien.

JEANNINE – Tenez, pour vous remettre de mes tirades, voilà une tasse d'un bon réchauffé. Voulez-vous une aspirine pour faire passer votre mal de crâne ?

JOSÉ – Tu es tout de même complaisante avec moi (*lui caressant la joue*). Je n'ai pas besoin d'antidouleur, le mal s'en ira de lui-même, ça va déjà mieux.

JEANNINE – Laissez-moi tranquille ; si la Liégeoise vous voyait, elle se montrerait jalouse !

JOSÉ – Tu lui en veux bien à ma copine ; il faut croire qu'elle vous a tous impressionnés ici au village !

JEANNINE – Et finalement, mangerez-vous ou pas car il est temps que je range la table ?

JOSÉ – Non, mais si maman te demande tantôt si j'ai déjeuné, dis-lui bien que oui, autrement elle se tracassera inutilement.

JEANNINE – Bien, Monsieur José, je mentirai donc à votre maman pour vous faire plaisir.

JOSÉ – Arrête de m'appeler Monsieur s'il te plaît, cela ne me plaît guère, surtout quand cela vient de toi.

JEANNINE – Vous êtes fils de fermiers, n'est-ce pas ; il faut qu'on vous respecte, vous l'avez dit tantôt, l'auriez-vous déjà oublié ?

JOSÉ – C'est vrai, mais c'était sans méchanceté, Jeannine. À présent, je vais m'habiller. Tu m'as bien compris : pour maman, j'ai déjeuné et ma tête est limpide. À tout à l'heure ! (*Il sort en lui faisant un clin d'œil.*)

JEANNINE – D'accord, soyez élégant pour aller retrouver votre marionnette ! (*José sort en haussant les épaules. Lorsqu'il est sorti, elle grommelle :*) Aimer une Liégeoise, hum... gros nigaud !

SCÈNE 2

Jeannine – Julie – Maurice – José – François

JULIE (*en entrant*) – Eh bien, Jeannine, quelle chaleur dehors ! Il risque bien d’y avoir de l’orage : il fait vraiment suffoquant et le ciel s’obscurcit très fort.

JEANNINE – Ce serait bien dommage, Julie, alors que le froment est juste bon à rentrer. S’il venait à pleuvoir, ce serait malheureux !

JULIE – Le gamin est-il levé ?

JEANNINE – Oui, il y a un moment déjà.

JULIE – A-t-il déjeuné au moins et où est-il ?

JEANNINE – Il a déjeuné... et il vient de monter s’habiller à l’étage.

MAURICE (*entrant*) – Oh la la, mes enfants, quelle chaleur ! On ne va pas échapper à l’orage. Nous pouvons bien nous dépêcher si nous voulons rentrer quelques charrées avant la pluie ! Alors, êtes-vous prêtes vous deux ? Nous allons y aller, dès que François aura attelé les chars au tracteur. (*Et s’adressant à Jeannine*) Pourrais-tu aller lui donner un coup de main ?

JULIE – Vas-y vite, Julie ; laisse tout cela : nous remettrons le tout en ordre quand nous reviendrons tout à l’heure. (*Jeannine sort en prenant un fichu.*) Maurice, bois un peu d’eau avant qu’on s’en aille, cela te ravigotera un peu !

MAURICE – Nous n’avons guère le temps, allons-y sans tarder ! Mais, à propos, où se cache le gamin ? Car, lui aussi doit venir avec nous. Je l’avais jusqu’à oublié !

JULIE – Il est dans sa chambre en train de s’habiller, il va descendre je suppose. (*Elle crie.*) José, José, descendez mon fils !

JOSÉ (*en coulisse*) – Oui maman, je descends de suite !

JULIE – Écoute, le voici.

MAURICE (*voyant José endimanché*) – Eh bien mon ami, c’est ainsi que tu viens nous aider, sapé comme un milord ! Mais je te demande un peu : ce n’est pas la kermesse aujourd’hui... Au turbin, mon ami !

JOSÉ – Travailler aujourd’hui, je ne comprends pas ! Maman...

JULIE – Mais si, mon fils, ne voyez-vous pas que l’orage est proche et, comme le froment doit être rentré de toute urgence, une fois à faire, venez donner le coup de main nécessaire.

MAURICE – Allez, pressons le mouvement, va sans tarder te changer ! Nous nous rassemblons dans la cour ; dépêche-toi à venir nous retrouver à la grande terre. Nous commencerons par ce lieu-dit.

JOSÉ – Moi aller travailler, vous n’y pensez pas ! J’ai convenu hier soir d’aller rejoindre un camarade qui m’attend au village et vers 10 heures nous allons faire une promenade ensemble. Je ne peux tout de même pas le laisser en plan, n’est-ce pas papa !

MAURICE – Que me chantes-tu là ? Va sans tarder changer de vêtements, te dis-je ! Et dirige-toi immédiatement vers la grande terre ! Je t’en donnerai moi des promenades... D’ailleurs, tu te promènes déjà suffisamment les autres jours que pour vouloir échapper à quelques heures de boulot, surtout aujourd’hui où l’on a un urgent besoin de ton aide.

JOSÉ – Maman, on se passera facilement de moi, vous êtes vous quatre, n’est-ce pas suffisant ? Des vacances, j’en passe ici de fameuses !

JULIE – Écoutez votre père, mon fils ! C’est la première fois que l’on vous demande de nous aider vu l’urgence depuis votre retour au logis. Allez sans tarder changer de tenue, vous viendrez sans récriminer avec nous autres.

MAURICE – Et bien, te décides-tu, oui ou non ?

JOSÉ – Ai-je le choix, après tant d’insistance ! Mon camarade sera bien étonné en constatant que je lui ai posé un lapin.

MAURICE – Étonné ou pas, mon ami, qu'il fasse comme toi, qu'il travaille un peu chez lui, cela vaudra bien mieux que de traîner son ennui à la campagne et surtout de déambuler toutes les nuits je ne sais où !

JULIE – Laissons-le ainsi, il est grand temps de partir.

JOSÉ – D'accord maman, je vous suis.

(Maurice et Julie sortent. François entre au même moment.)

FRANÇOIS – Dépêchons-nous savez-vous car j'ai le sentiment que nous allons être bien trempés avant peu.

MAURICE – Nous partons, chacun est-il prêt ?

FRANÇOIS – Oui, vous pouvez y aller, le temps pour moi de boire un coup d'eau puis je vous rattraperai grâce à mon vélo.

MAURICE – Allons-y Julie. *(et s'adressant à José)* Et dépêche-toi de nous suivre, camarade !

(Ils sortent.)

FRANÇOIS – Et bien, jeune homme, si j'ai bien compris, tu viens nous aider ? Habillé comme tu es, j'ai des doutes !

JOSÉ – Ai-je le choix ? Papa vient de m'engueuler comme du pus parce que je n'étais guère disposé à lui donner le coup de main.

FRANÇOIS – Oh mais il n'a pas tort, ton père ! Pour une fois qu'il te demande ton aide sur un mois et demi, cela n'est pas la mort de Notre-Seigneur, d'accord !

JOSÉ – Allez au diable, toi et les autres ! Travailler dans une ferme, bêê !... Je me réjouis à l'idée de terminer mes études pour pouvoir m'échapper d'ici et sortir de ce trou rempli de bouses de vache !

FRANÇOIS – Sois bien content de ton sort ! Tu pourrais le regretter ton trou aux « flates », car si tu n'avais pas eu de tels parents pour financer tes études, je me demande bien ce qu'il serait advenu de toi.

JOSÉ – Sûrement pas un vacher qui te ressemble, ça c'est sûr !

FRANÇOIS – Estime-toi heureux d'avoir un vacher tel que moi ici à la ferme, car ainsi tu n'as pas à mettre tes belles pattes sur quelque chose, et pendant ce temps-là, du fait que je travaille ici, tu as l'occasion de rouler ta bosse avec ta copine de Liège qui est ici à l'hôtel. Mais attend, quand ton père l'apprendra, tu verras quelle engueulade tu vas prendre !

JOSÉ – Tiens, toi aussi tu es mécontent, parce qu'elle ne te regarde pas, bien sûr. Il est vrai qu'avec ton air de demeuré et tes manières quelquefois empruntées, comme finalement chez tous les paysans des environs... Enfin !

FRANÇOIS – N'oublie pas, blanc bec, que ton père et ta mère sont également des paysans et que c'est grâce à eux que tu es devenu ce que tu es, si tu réussis ta vie néanmoins, car si tu continues à mener ta barque comme maintenant, on ne peut être sûr de rien, ni connaître où tout cela te conduira ; peut-être à la déchéance, sait-on jamais !

JOSÉ – Ne te tracasse pas pour moi, bouffi ; déguerpis vite camarade, va sans délai rentrer le froment, bientôt il pleuvra et tu seras encore ici.

FRANÇOIS – Je pars, don Juan, mais je suis tout de même content que tu nous accompagnes. Pourvu que ta *damzulette* ait l'occasion de te voir transpirer à gouttes... ha, ha, ha. À tantôt, vacher de rencontre !

JOSÉ – Va-t'en, et tu diras à maman que je vais arriver. Tu vas pourvoir constater que je sais être à la hauteur de la tâche.

FRANÇOIS – Salut, martyr...

JOSÉ – Fous le camp, hâbleur !

SCÈNE 3

José – Maguy - Jeannine

JOSÉ (*seul sur scène*) – Je voudrais qu'ils enragent tous ; me réquisitionner aujourd'hui : ce sont de fameuses vacances, cela ! Ce n'est pas seulement le fait d'aller trimer qui me tracasse, mais c'est Maguy qui va m'attendre ! Que va-t-elle penser, elle qui n'est au courant de rien ? Que va-t-elle imaginer ? (*On frappe à la porte.*)

JOSÉ (*étonné*) – Entrez ! Toi, toi ici, mais...

MAGUY – Excuse-moi José, mais je viens de constater que tout le monde quittait la ferme ; je me promenais à proximité d'ici, me demandant si tu allais venir ; et il y a déjà un moment, tu sais, que je t'attends. Et comme je trouvais le temps long, je me suis hasardée à entrer chez toi. Je me disais : serait-il souffrant après la joyeuse soirée que nous avons passée ensemble hier ? Ai-je bien fait de venir à ta rencontre ? Apparemment, il n'y a pas péril parce que tu es seul chez toi !

JOSÉ – Tu as eu raison d'entrer, d'autant plus que personne n'a pu voir que tu t'introduisais ici. Mais tu vas devoir patienter parce que papa m'a obligé à l'aider à rentrer les denrées de froment, ainsi je me demandais comment te prévenir de ce contretemps. J'ai tout fait pour éviter d'y aller mais il n'a rien voulu entendre : je n'ai plus qu'à obéir !

MAGUY – Comment, tu es en vacances et il t'oblige à travailler ? N'as-tu pas encore assez trimé durant toute l'année au collège pour réussir les examens ?

JOSÉ – Si, bien sûr, mais chez les fermiers, vois-tu, étudier ce n'est pas travailler ; chez eux, il n'y a que leurs terres qui comptent, le reste n'a guère d'utilité, encore moins l'amusement. Ce qui compte en premier, c'est leurs vaches et leurs cochons, et aujourd'hui c'est le froment, alors que veux-tu y faire, il faut bien céder...

MAGUY – Et bien, alors que je comptais t'avoir à moi durant toute la journée, je suis bien déçue ! Que va-t-il falloir que je fasse pour remplir seule ma journée ?

JOSÉ (*prenant Maguy dans ses bras*) – Tu comprends bien que ce n'est pas de ma faute. Tu n'as pas à douter de moi car tu sais que je n'ai qu'une envie : être avec toi ! Mais aujourd'hui, il n'y a rien à faire, il faut que j'obéisse à mon père, sinon cela se passera mal. Tu comprends, Maguy ? Ah ! dès les études terminées, nous nous marierons sans tarder, n'est-ce pas ! Au diable la ferme, laissons aux autres les vaches et les cochons !

MAGUY – Nous marier, dis-tu ! Si rapidement que cela ? Auras-tu un emploi à ce moment ? Et puis, il y a ton service militaire. Y as-tu réfléchi ?

JOSÉ – Oui bien sûr que j'y ai pensé, et il m'est venu à l'esprit que, durant mon terme sous les armes, tu pourrais venir demeurer ici à la ferme avec mes parents ainsi qu'un peu chez les tiens. Ils seraient sans doute heureux de t'avoir parmi eux.

MAGUY – Moi, venir habiter ici : jamais ! Je deviendrais folle au milieu des vaches et du bétail et surtout de devoir marcher partout dans la boue ! C'est parce que je ne suis ici que pour peu de temps avec toi que j'aime, sinon il y a déjà belle lurette que j'aurais levé le camp ! Mais, parce que finalement tout se passe bien ici entre nous deux jusqu'à présent, je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer. À part aujourd'hui, cependant, où je vais broyer du noir jusqu'en soirée.

JOSÉ – Ne déprime pas, Maguy, et surtout ne me porte pas rigueur de ce contretemps ! Je te promets qu'avant que la nuit ne soit tombée, je te ferai oublier les mauvais moments que tu auras passés toute seule. Tiens, voilà déjà un petit acompte en attendant ! (*José embrasse Maguy.*)

(*À ce moment-là, Jeannine entre.*)

JEANNINE (*suffoquée*) – Jo... Jo... José, votre mère vous réclame, elle m'envoie pour venir vous chercher... Bonjour Mademoiselle !

JOSÉ (*gêné*) – Dis-lui... que j'arrive sur-le-champ. Mais ne lui dis pas ...

JEANNINE (*sortant vivement*) – J'ai bien compris, mais venez sans tarder.

MAGUY – Qui est cette jeune fille ?

JOSÉ – Oh ! c'est notre servante.

MAGUY – Hé, hé, elle est bien jolie pour faire la servante ! Quand je l'ai vue passer tantôt, elle ne m'était pas apparue si ravissante.

JOSÉ – Elle n'est pas si belle que toi, tu sais Maguy, surtout guère si moderne. Toi, tu as toutes les belles manières, mais elle c'est une paysanne ; elle est encore si arriérée malgré ses 19 ans !

MAGUY – J'entends que tu le dis mais puis-le croire ? Fais attention, sais-tu, car je suis jalouse !

JOSÉ – Ne sois pas jalouse, car tu me connais si bien...

MAGUY – Admettons ! Puisque tu dois impérativement t'en aller, je n'ai pas d'autre choix que de rentrer à l'hôtel. Je compte sur ta présence à la tombée de la nuit et j'espère que tu ne seras pas trop fatigué. Et surtout, quand tu seras à l'ouvrage, ne te trompe pas de jeune fille parce qu'alors gare !

JOSÉ – N'aie aucune crainte à ce propos ; même au labeur, je ne penserai qu'à toi, à toi seule. Donne-moi un petit baiser avant de partir, ça me donnera du courage en attendant.

MAGUY – Tiens, gourmand ! Et à ce propos, la servante ne risque-t-elle pas de rapporter notre rencontre à tes parents ?

JOSÉ – Elle n'osera rien dire car elle a été bien dressée. À tantôt ! (*Maguy sort.*)

JOSÉ (*rageur*) – Déshabille-toi et vas travailler, manœuvre de la campagne, marche dans les bouses et dans la boue ! Heureusement, dans quelques heures, tu retrouveras malgré tout ta Maguy et tu rentreras comme les autres jours à trois heures du matin ! Au diable la ferme et son froment ! Après tout, pourvu qu'il pleuve avant la nuit, ce sera une bonne punition pour eux !

Fin du premier acte

DEUXIEME ACTE

SCÈNE 1

Maurice – Julie – José – François – Jeannine

(Le dîner vient de se terminer, tout le monde est encore à table.)

MAURICE (*quittant la table*) – Maintenant que nous avons repris des forces, il va falloir se remettre à l'ouvrage sans tarder. Nous avons pu rentrer deux charrées avant le dîner, mais si tu étais arrivé plus tôt, mon gaillard (*s'adressant à José*), nous en aurions une de plus au fenil !

JOSÉ – C'est sans doute vrai, papa, mais à présent il n'y a plus aucun danger au niveau de la météo, il n'y a plus d'urgence à rentrer les denrées. (*Et se dirigeant vers la fenêtre*) Regardez, le ciel est bien dégagé, nous n'aurons plus d'orage, aujourd'hui !

FRANÇOIS – C'est toi qui l'affirmes, gamin ! Moi j'ai la certitude qu'il pleuvra avant la nuit. D'ailleurs la radio l'a annoncé vers sept heures ce matin, n'est-ce pas Julie ?

JULIE – C'est vrai, mais la radio se trompe plus souvent qu'à son tour dans ses prévisions, car j'ai souvent remarqué quand elle annonçait de la pluie, qu'au contraire c'était un franc soleil qui apparaissait !

MAURICE – Tais-toi ma femme, n'en rajoute pas ! Moi, je remarque que bien souvent c'est la radio qui a raison.

FRANÇOIS – D'accord avec toi, Maurice ! Et j'ai le sentiment, parce que nous avons un aidant en notre compagnie, qu'il faut en profiter : ce que nous rentrerons aujourd'hui sera sauvé d'office et une avance

pour demain !

MAURICE (*s'adressant à François*) – Tu as ma foi raison. À présent, tout le monde à l'ouvrage ! Toi, mon gaillard, marche devant moi, et toi Jeannine, range la vaisselle dans l'armoire. Après tu viendras nous rejoindre en n'oubliant pas d'emporter des boissons pour nous désaltérer.

JEANNINE – D'accord patron, je vais me dépêcher et apprêter tout cela.

(Jeannine sort, reste un bref moment en coulisse, puis rentre avec une cruche.)

MAURICE – Es-tu prête Julie, car nous partons ; allez José, passe devant moi !

JOSÉ – Mais est-ce encore nécessaire que je remette ça alors que le risque d'un gros orage est passé ?

MAURICE – Ne t'occupe dont pas du temps qu'il fait ou qu'il va faire et contente-toi de nous suivre sans récriminer !

FRANÇOIS – Viens avec nous, José, tu conduiras le tracteur ; plus jeune, tu le faisais bien !

JOSÉ – Conduis-le toi-même, tu n'es bon qu'à ça ! (*François sort en haussant les épaules.*)

MAURICE – Veux-tu bien te taire, jeune galopin ; décide-toi à présent car je ne le répéterai plus !

JULIE (*s'adressant à Jeannine*) – Ne faites pas de tralalas, Jeannine. Remisez le tout dans l'armoire ; nous ferons la vaisselle tout à l'heure quand nous aurons soupé.

JEANNINE – D'accord Julie. Mais les cruches à lait, elles, ne peuvent pas attendre !

JULIE – Passez un coup d'eau dedans ; à la vesprée nous relaverons le tout comme il faut. Allez, José, suivez-nous !

JOSÉ – D'accord maman, il faudra bien ! J'arrive de suite, le temps de prendre un paquet de cigarettes dans ma chambre.

JULIE – En vitesse cependant car si vous reproduisez le coup du matin, cela ne vaudra plus la peine.

JOSÉ – J'y vais de ce pas, tu peux t'en aller. (*On entend le tracteur.*)

MAURICE – Cela va-t-il encore se prolonger longtemps toutes ces discussions-là ? Je commence à sortir de mes gonds ! Allez Julie, François nous attend. Et toi mon ami, que ça saute ! Dans cinq minutes, tu as intérêt à nous avoir rejoint, sinon tu sauras de quel bois je me chauffe !

JOSÉ – Ne te tracasses donc pas, j'arrive tout de suite !

MAURICE – Nous le saurons bientôt. (*Il sort avec Julie.*)

SCÈNE 2

Jeannine – José

(Jeannine a terminé le lavage des cruches à lait et de ranger la table. José l'interpelle.)

JOSÉ – Ah ! les voilà enfin partis ! (*regardant par la fenêtre le tracteur qui s'en va.*) Alors Jeannine, quand tu es rentrée ici tantôt pour venir me chercher, tu as été bien surprise comme j'ai pu voir ?

JEANNINE – Je l'aurais été pour moins, ma foi, devant un tel tableau ! On ne verrait rien de plus aguichant au cinéma, vous pouvez en être fier !

JOSÉ – De quel tableau parle-tu ?

JEANNINE – Et bien de vous voir purlécher la petite garce de Liège, ici dans votre maison. J'ai le sentiment qu'elle sait y faire pour vous amadouer et il me semble que vous êtes bien pincé, Monsieur José !

JOSÉ – N'est-ce pas une belle jeune fille ?

JEANNINE – Il n'y a pas à dire, surtout étant astiquée comme elle l'était, on aurait dit un épouvantail ! Allez, si on la plaçait dans un cerisier, les oiseaux n'oseraient plus venir voler les fruits. Ha, ha !

JOSÉ – T'es-tu déjà regardée, toi, fagotée comme tu l'es ?

JEANNINE – Cela ne me dérange pas. Celui qui ne veut pas me voir ainsi n'a qu'à fermer les yeux !

JOSÉ – Et pourtant, si tu étais bien habillée et coiffée à la mode, je pense que tu pourrais faire rêver

quelques paysans aux alentours, surtout ceux appartenant à l'ancien temps... Ha, ha ! Un fils de cultivateur, peut-être, sait-on jamais ! Tu dois sûrement avoir un petit béguin, n'est-ce pas ?

JEANNINE – Plutôt que de raconter vos bêtises, ne feriez-vous pas mieux de bien vite déguerpir ? Bientôt la première charrée sera chargée et vous serez toujours ici ! C'est à croire que vous aimez être engueulé par votre père...

JOSÉ – Je vais partir, mais le temps que je passe ici avec toi, c'est toujours cela de gagné, c'est de l'ouvrage que je ne ferai pas, et puis, grâce à ta compagnie, j'oublie un peu que j'aurais dû accompagner ma bonne amie.

JEANNINE – Allez chercher vos cigarettes et allons les rejoindre ; moi, je suis prête, je n'ai plus qu'à mettre mon fichu. (*Elle en met un et veut sortir.*) J'oublie d'emporter à boire. (*Elle prend la cruche qu'elle avait préparée plus tôt.*)

JOSÉ – Oh, attends-moi, nous partirons ensemble ! Mais j'y pense... des cigarettes, en voilà ! (*les tirant de sa poche*) Ha, ha, regarde !

JEANNINE – Éhonté personnage ! Vous avez intérêt, quand vous aurez terminé vos études, de trouver un emploi où l'ardeur n'est pas la première qualité exigée, avec le courage que vous avez...

JOSÉ – C'est vrai mais, lorsqu'on est professeur, l'emploi n'est pas si exigeant que cela. Cependant, ce qui me tracasse davantage, c'est de devoir faire mon service militaire.

JEANNINE – Au moins là-bas vous apprendrez à vivre, cela vous fera du bien et vous serez dressé comme un chien policier. Attendez, ça vous changera d'ici !

JOSÉ – Mais le plus malheureux, c'est que... je serai peut-être déjà marié !

JEANNINE – Comment marié ? Pas avec la fille de tantôt ? Car alors je vous plains de tout mon cœur : vous serez vraiment bien ressemblé avec elle !

JOSÉ – Qu'en sais-tu ? Attardée que tu es, tu ne la connais même pas et tu te permets de la dénigrer ; ce n'est pas très fair-play de ta part de juger ma copine en l'ayant rencontrée une seule fois. Car c'est une brave jeune fille, peut-être bien meilleure que celles d'ici à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession !

JEANNINE – Ce que je veux dire, c'est quand vos parents l'apprendront, ils seront loin d'être enchantés !

JOSÉ – Je ne me tracasse pas pour cela, je les mettrai bientôt au courant. Il faut que cela se sache et le plus tôt sera le mieux.

JEANNINE – Oh ! Monsieur José, vous voilà bien attaché, me semble-t-il. Il y a déjà longtemps que vous la connaissez alors ?

JOSÉ – Bien sûr ! Voilà deux ans que nous nous fréquentons et si elle est venue en vacances ici au village, c'est parce que je l'y ai fait venir ; elle préférerait aller au littoral comme les autres années, mais je l'en ai dissuadée, car en venant près d'ici à l'hôtel, je l'ai presque en permanence sous les yeux, tu comprends ?

JEANNINE – Et ses parents étaient d'accord ?

JOSÉ – Mais bien sûr, ils savent que je suis un jeune homme honorable. Je vais souvent chez eux et ils me considèrent déjà un peu comme leur beau-fils.

JEANNINE – Ah bon ! et on la laisse s'en aller seule dans le village où son amoureux habite, lui qui n'en a pas informé ses parents. Ils sont larges d'esprit, ma foi !

JOSÉ – Qu'y a-t-il de mal à cela ? On voit bien que tu retardes ; en ville, on ne se préoccupe pas de cela : les jeunes gens sortent ensemble comme ça les arrange et leurs parents n'en font pas obstacle ; pour eux, c'est bien naturel. Seulement on se conduit bien, on demeure honnêtes. Ce n'est pas parce que l'on sort avec une jeune fille sans ses parents, qu'on doit en profiter pour faire des bêtises, tu comprends, surtout ici, c'est la fille d'un important marchand de tissus, alors il faut être diplomate et ne pas se faire remarquer.

JEANNINE – Je me suis aperçue de cela tantôt : que vous étiez sérieux tous les deux ! Je pensais que

vous étiez un jeune homme plus avisé que cela !

JOSÉ – Avisé ? Ne peut-on plus embrasser sa fiancée à présent ?

JEANNINE – Si bien sûr, mais se jeter dans les bras d'une pareille demoiselle, dorlotée comme elle l'est, j'imagine, avez-vous réfléchi à ce que cela pourrait vous coûter dans quelque temps ?

JOSÉ – Pas moins qu'avec une autre, pour sûr ! Elle est fille unique et moi de même ! Ha, ha, toute la monnaie sera pour nous. Il faut penser à tout avant de s'engager !

JEANNINE – Mais par contre vous ne songez guère à ce que vos parents deviendront dans leurs vieux jours ! Vous voulez abandonner la ferme, tout cela pour peut-être rater votre vie ; cela ne vous tracasse guère, à l'apparence ?

JOSÉ – Je me fous royalement de la ferme. Qu'elle aille bien ou mal, je ne m'en soucie guère ; il y aura toujours bien un illuminé par là pour la reprendre quand mes parents arrêterons...

JEANNINE – Et eux, que deviendront-ils alors ?

JOSÉ – Ils n'auront plus qu'à faire comme les autres : vivre de leurs rentes !

JEANNINE – Sur ce, il est temps d'en rester là et d'aller les retrouver ! En ce qui me concerne, je pars, et si l'on ne se fait pas enguirlander de façon magistrale, c'est miraculeux ! Mais, si travailler avec vos parents pouvait vous amener à réfléchir sur leurs vieux jours...

JOSÉ – Eh bien, tu es ma foi une bonne fée avec un cœur en or sous ton tablier souillé !

JEANNINE – Allez, avancez à présent. Mon cœur, il a vingt ans comme le vôtre, mais le mien veut conserver, en notre terre d'Ardenne, toute la douceur qu'elle distribue à ceux qui ne l'oublient pas. Je ne suis pas pareille à vous, qui voulez l'abandonner pour aller vivre loin d'elle, à l'écart du pays qui vous a vu naître.

JOSÉ – Tu deviens sensible, bienveillante. Craindrais-tu par hasard de ne plus me rencontrer ici ?

JEANNINE – Partons ! Si nous tardons encore, ils vous venir nous chercher.

JOSÉ – Que l'on vienne ou pas, je m'en fous ! Mais, en tout cas, pas un mot de ce qui vient de se dire ici, compris !

JEANNINE – Dieu m'en préserve ! Allez, on s'en va.

JOSÉ – Nous partons et c'est avec plaisir que je fais le chemin avec toi.

JEANNINE – D'accord, mais si la Liégeoise vous tient à l'œil, elle pourrait être jalouse et vous en faire reproche tantôt !

JOSÉ – Cela ne risque pas car elle m'aime bien trop pour me chercher noise.

JEANNINE – En êtes-vous si sûr ?

JOSÉ – J'en mettrais ma tête à couper. Cette fois, on est parti !

JEANNINE (*voulant prendre la cruche – On entend le tracteur rentrer*) – Aie ! Voilà déjà une charrée qui rentre. Ils n'ont pas perdu de temps ! Vous pouvez bien prendre sur vous qui m'avez retenue ici, car nous allons être sévèrement sermonnés.

JOSÉ – Inutile de partir puisque les voilà rentrés ! N'aie aucune crainte, Jeannine, je prendrai tout sur moi et je vais tâcher d'arranger les choses de suite. (*Il regarde par la fenêtre.*) Ouille, voici papa qui arrive et il n'a pas l'air réjoui !

SCÈNE 3

Jeannine – José – Maurice – Julie – François

MAURICE (*entrant, furieux, s'adressant à José*) – Et bien, il t'en faut du temps pour trouver tes cigarettes ?

JOSÉ – Nous étions sur le point de vous rejoindre, papa, mais jusqu'à présent j'ai donné un coup de main à Jeannine pour ranger la vaisselle et les affaires. N'est-ce pas, Jeannine ?

JEANNINE – En... n'... effet !

MAURICE – Que me chantes-tu là, depuis le temps que nous sommes partis, je me trompe peut-être, mais j'ai le sentiment que vous n'êtes pas demeurés tous les deux ici uniquement pour mettre le ménage en ordre. Il y a quelque chose à découvrir ! Et je commence à comprendre... Ah ! c'est ainsi ! et bien cela va changer ! Et toi, mon gaillard, rouler ta bosse toute la nuit on ne sait où ne te suffit pas encore : en prime tu t'amuses avec la servante ! Et toi Jeannine, tu...

JEANNINE (*pleurant*) – Tout, tout cela est faux !

JOSÉ – Papa, je te défends de nous accuser sans aucune preuve. Je n'ai à aucun moment voulu séduire Jeannine. Si je l'ai retenue ici, c'est pour m'éviter d'aller vous aider. Tu es bien dans l'erreur, et parce que tu le prends sur ce ton, j'ai bien autre chose à t'apprendre. Voilà...

JULIE (*entrant*) – Il me semble qu'on élève bien la voix ici. Que se passe-t-il donc ?

MAURICE – C'est ce galopin-là qui, paraît-il, a aidé Jeannine, avant de se décider à venir nous aider. Qu'en pense-tu, Julie ?

JULIE (*sèche*) – Qu'en est-il au juste, Jeannine ?

JEANNINE – Rien de spécial, Julie, mais votre mari s'imagine que votre fils m'a fait la cour, mais ce n'est pas vrai, je vous le jure !

JOSÉ – Non, ce n'est pas vrai, mais ce qui est réel, par contre – vous m'entendez bien tous les deux ! – c'est que ma bonne amie est en vacances au village chez Isidore !

JULIE – Mais que racontez-vous là, José ?

MAURICE – Une bien-aimée en vacances au village !

JOSÉ – Voilà deux ans que je courtise avec elle, depuis que j'ai entrepris des études à Liège. D'ailleurs, Jeannine la connaît : elle l'a rencontrée ici tout à l'heure, n'est-ce pas Jeannine ?

JEANNINE – Oui, elle est passée ici ce matin au moment où je suis venue rechercher José.

MAURICE – Eh bien, camarade, tu n'as pas perdu de temps et toi Jeannine tu n'as rien dit !

JULIE – À quoi avez-vous pensé, mon fils, pour faire cette bêtise-là ? Et les gens du village, que doivent-ils penser de nous ?

JOSÉ – Les gens d'ici, c'est tout paysans ! Ils peuvent colporter ce qu'ils veulent, je m'en fiche !

MAURICE – Et moi qui croyais qu'il faisait des avances à notre brave demoiselle ! Excuse-moi Jeannine, ne pleure plus et oublie ce que je viens de te dire. Après tout, c'est bien dommage que ça ne soit pas le cas, son choix aurait pu être judicieux. Mais, sacré vaurien, à partir d'aujourd'hui, tu ne mettras plus les pieds hors d'ici, je vais t'apprendre moi ce qu'il arrive à courtiser en cachette de ses parents, fleur de voyou ! C'est à Liège qu'on agit ainsi ?

JOSÉ – Papa, maman, vous ne pouvez pas m'empêcher de voir ma promise ; vous allez gâcher tout mon avenir !

MAURICE – Ton avenir, ben va, il est gâté et celui des autres aussi ! Et moi qui croyais que tu étais un jeune homme droit. Quelle erreur ! Tu es un noceur. Il y en a beaucoup à présent, c'est la nouvelle vague qui considère les parents comme des bourreaux ! Sors d'ici et va au fenil ; on verra bien qui est le chef dans cette maison !

FRANÇOIS (*entrant*) – Que se passe-t-il ici, on n'en veut plus ?

MAURICE – Tu auras tout le temps pour l'apprendre. Vaurien qu'il est ! Allez, tous à la grange !

Fin du deuxième acte.

TROISIEME ACTE

(*mêmes décors – La scène se passe un dimanche.*)

SCÈNE 1

Jeannine – François

(*Jeannine est seule sur scène ; elle écoute la radio et fredonne l'air joué.*)

FRANÇOIS (*entrant*) – Oho ! le moral est bon, dirait-on ! L'amoureux sera sûrement au rendez-vous à la grand-messe ! Tu es si joyeuse...

JEANNINE – Tais-toi grand sot, tu ne vois même pas que j'étreigne une nouvelle robe ?

FRANÇOIS – Sapristi ! Et à la mode, sais-tu ! Il ne te manque plus qu'une petite chose : te faire couper les cheveux comme la plupart des jeunes filles à présent, tu sais à la *tutusse*, genre buisson d'épines ! Quand je les aperçois toutes ébouriffées, je pense de suite aux griffons à poils durs, ha, ha, ha...

JEANNINE – Tais-toi, va François ! Tu retardes de vingt ans. À présent il faut suivre le mouvement, camarade ! Il faut du neuf, sans quoi on ne te regarde même plus. Mais tu as vu juste : la semaine prochaine, j'irai chez la coiffeuse me faire coiffer à la *tutusse*, comme tu le dis si bien.

FRANÇOIS – Il me semble, mademoiselle, que vous vous emballez soudainement ! Aurais-tu rencontré un fana de moto, un blouson noir ? Ha, ha, ha. Un dur, comme celui d'ici... D'abord, où est-il à présent ?

JEANNINE – Ne te tracasse pas à son sujet ; il doit être entretenu par sa copine de Liège, car il paraîtrait que les parents à elle sont pleins aux as.

FRANÇOIS – Oui, c'est souvent le cas, ceux qui font la connaissance d'une compagne hors du patelin, à Liège ou ailleurs, profitent d'une occasion en or ; c'est ce qu'ils disent ! Et c'est vrai, certains trouvent le gros lot, mais il y a des ressemelés, et il y a de grandes chances que notre José soit dans le second cas de figure. Cela ne m'étonnerait pas qu'il traîne sa misère dans une mansarde liégeoise. De plus, il ne serait guère surprenant de le voir réapparaître un jour ou l'autre la queue entre les jambes, comme un chien battu !

JEANNINE – Ne pense pas à cela, François. Avec sa tête dure et son style dégourdi, il est capable de s'en sortir tout seul.

FRANÇOIS – Je lui souhaite, Jeannine, mais quand la finance fait défaut, il faut qu'on en trouve où l'on peut et c'est rarement facile !

JEANNINE (*consultant sa montre*) – Oh là, il est temps que je parte à la messe. À cause de tes ramages, je vais louper le début de l'office.

FRANÇOIS – Et bien, à tout à l'heure et bon succès avec ta nouvelle robe, jolie demoiselle : tu es vraiment à croquer dans cette tenue !

JEANNINE – Il est temps d'arrêter de badiner. À tantôt !

SCÈNE 2

François – Jeannine – Maurice – Julie

MAURICE (*entrant quand Jeannine s'apprête à sortir*) – Te voilà prête à partir vers l'église, Jeannine ! Tu arriveras sûrement à l'avance.

JEANNINE – C'est vrai, patron, mais je déteste être en retard à la messe car on y est toisées, des pieds à la tête, par les autres dans ce cas-là.

MAURICE – Et tu n'aimes pas trop ça ?

JEANNINE – Ô que non. À tantôt !

FRANÇOIS et MAURICE – Bonne route !

FRANÇOIS – Et n’oublie pas de prier avec ferveur !

JEANNINE (*en sortant*) – J’y penserai !

MAURICE (*la radio fonctionne*) – Encore une fois cette musique-là ! Ferme ce truc, François, On deviendrait bien sot à entendre tous ces airs de sauvages, de cow-boys. (*François coupe la radio.*) Comme je peux en juger, tu as déjà assisté à la messe, toi, François ?

FRANÇOIS – Oui, vous savez bien que j’assiste souvent à la première ; ainsi on n’est pas obligé de mettre ses beaux vêtements et puis les grand-messes s’adressent plutôt aux gens qui désirent se montrer ou qui ne savent pas se lever tôt !

MAURICE – Pour des pareils que moi, veux-tu dire, qui se cassent à travailler durant toute la semaine. Ici, on n’a jamais fini et pour ma femme c’est la même chanson ; c’est valable pour toi et la gamine également.

FRANÇOIS – C’est bien vrai ça et je me demande bien souvent quelle idée nous a pris de venir travailler dans une ferme pour gagner sa vie ? Si c’était à refaire, on ne m’y prendrait plus !

MAURICE – Qu’aurais-tu fait d’autre que valet de ferme ?

FRANÇOIS – J’aurais fait comme les ceux de chez nous, prendre le bus au petit matin et aller faire ma journée à Cockerill et pour le reste j’aurais été bien plus tranquille !

MAURICE – Aller à l’usine, ah oui, travailler neuf heures et faire les chemins, eh bien tu n’aurais jamais été tranquille, mon ami !

FRANÇOIS – N’empêche que ceux qui y vont ne s’en plaignent pas trop et ils gagnent pas mal d’argent !

MAURICE – Ça c’est vrai, mais durant la semaine ils ne sont jamais chez eux. J’ai le sentiment que leurs épouses aspirent à une autre existence que celle-là car ce n’est guère une vie de ménage idéale !

FRANÇOIS – Réfléchissez ! C’est le magot qui compte, pardi ! et si l’on peut vivre facilement, rouler en voiture, c’est ce que l’on veut maintenant. Et après tout, il faut bien l’admettre, ils ont raison !

MAURICE – Mais alors, pourquoi ne fais-tu pas comme eux ?

FRANÇOIS – Parce que... je ne suis pas mal ici, vous n’êtes pas un patron trop difficile et puis j’aime travailler la terre.

MAURICE – Et bien camarade François, s’il y avait un peu plus de travailleurs pareils à toi, je crois que notre terre ardennaise pourrait reprendre vigueur, mais malheureusement ce n’est pas le cas : notre jeunesse ne pense qu’à quitter nos villages pour rejoindre la ville pour y travailler, abandonner terre et cheptel avec l’espoir d’avoir une vie meilleure, disent-ils.

FRANÇOIS – Bien sûr qu’ils auront plus facile, car où sont-ils les fils de fermiers qui peuvent encore se permettre de reprendre une ferme à leur compte ? Comment pourraient-ils honorer leurs emprunts faits pour se moderniser ; ce n’est pas avec les revenus qu’on retire maintenant d’une exploitation agricole qu’ils sauraient s’en sortir. Si, c’est possible ici parce qu’il n’y a qu’un fils et que toute la ferme peut lui tomber dans les mains. Dans ce cas-là, d’accord ! Mais où l’on compte plusieurs enfants, bernique !

MAURICE – Tu as peut-être raison, toujours est-il que dans cinquante ans, on ne parlera plus de nos petits villages, nous autres nous ne le verrons pas, mais il n’y aura plus assez d’habitants pour y vivre, ou bien alors, ce sera les gens des villes qui achèteront les maisons abandonnées pour venir le week-end humer le bon air qui leur fait défaut dans les grosses agglomérations. Cela commence déjà : regarde autour de toi et tu verras que j’ai raison.

FRANÇOIS – Ça, c’est bien vrai !

MAURICE – Ah ! si notre gamin avait voulu, je lui aurais laissé une des plus belles fermes de la région, je lui aurais fourni toutes les machines dont il aurait eu besoin ; mais non, d’ailleurs maintenant c’est trop tard puisqu’il a pris une autre route. J’avais pourtant pensé, quand il était plus jeune, qu’il aurait pris goût à étudier l’agriculture, mais *moncheu* a voulu être professeur, à cause, bien sûr, de cette demoiselle qu’il a connu à Liège. Comment maintenant ne pas perdre courage après ce qui s’est passé ici.

J'aimerais autant que la ferme saute en cent mille morceaux... Mais au fait, que peut-il bien faire à Liège, sans argent en poche ?

FRANÇOIS – Mais, finalement, n'est-ce pas un peu de votre faute ce qui est arrivé ? Si vous aviez été plus sévère avec lui quand il était plus jeune, sans le gâter comme vous l'avez fait tous les deux. C'est vrai que vous n'avez que lui, mais ce n'était pas une raison suffisante pour le pourrir d'une telle façon ! Et maintenant, où est-il entretenu par sa demoiselle et ses parents ? En tout cas, s'il doit jamais gagner sa croûte pour vivre, courageux comme il est, il ne doit guère faire de bonnes journées ! Peut-être vit-il dans la misère, dans une mansarde poisseuse de Liège. Qui saurait le dire ?

MAURICE – Ne fais pas tant de suppositions, François. Il est sûrement, comme tu l'as dit, entretenu par les parents de sa fiancée, sinon il se serait déjà manifesté.

FRANÇOIS – Je le souhaite pour vous, mais...

MAURICE – Mais... quelle heure est-il donc ?

FRANÇOIS (*regardant sa montre*) – Oh, vous pouvez bien presser le mouvement : il va sonner pour la seconde fois.

MAURICE – Je vais en vitesse sortir la voiture, ainsi nous arriveront quand même à temps, si ma femme est prête enfin ! (*appelant Julie*) Julie, êtes-vous prête ?

SCÈNE 3

François – Maurice – Julie

JULIE (*en coulisse*) – Oui, me voici !

MAURICE – Dépêchons-nous, c'est tout juste pour encore arriver à l'heure ! Je sors la voiture et je t'attendrai.

JULIE (*toujours en coulisse*) – Je suis à toi, le temps de prendre mon missel.

MAURICE – À tout à l'heure, François. (*Il sort.*)

FRANÇOIS – Oui patron.

JULIE (*entrant*) – Vous avez déjà assisté à l'office, vous François ?

FRANÇOIS – En effet, Julie. J'ai mes habitudes, je m'y rends à sept heures et demie.

JULIE – Et Jeannine ?

FRANÇOIS – Jeannine, il n'y a pas longtemps qu'elle est partie. Il est important qu'elle y montre sa nouvelle robe !

JULIE – C'est vrai, j'avais perdu cela de vue. Elle est jeune et c'est bien de son âge de vouloir plaire. Vous, vieux célibataire, je suis sûre qu'il n'y a plus rien qui vous trouble !

FRANÇOIS – Hè là, vous vous trompez chère Madame ! À l'occasion, je sais encore faire le coq !

JULIE – Allez, hâbleur, resterez-vous ici durant l'office ?

FRANÇOIS – Oui, et pendant ce temps-là je boirai une petite goutte sur votre compte. (*On klaxonne.*)

JULIE – D'accord, Je m'en vais sans tarder car le chauffeur m'attend.

FRANÇOIS – N'oubliez pas de prier pour votre fils, savez-vous !

JULIE – Pour mon fils, j'ai bien garde de l'oublier ! Je prie pour lui tous les jours que le bon Dieu fait. S'il pouvait au moins se manifester... Je n'en parle pas, François, mais j'ai quelque chose ici (*montrant son cœur*) qui m'étreint tellement fort, qu'un jour il risque d'éclater ! (*Klaxon !*)

FRANÇOIS – Écoutez, votre homme vous appelle ; il est grand temps cette fois-ci !

JULIE – Gardez cela pour vous, François. Mais c'est dur pour une mère de sentir son fils loin d'elle, même s'il n'a pas toujours été comme il devrait être !

FRANÇOIS – Allez, ne vous tracassez pas, Julie, il reviendra un jour ou l'autre, car celui qui a un peu de

cœur revient volontiers pleurer dans les jupes de sa maman. Priez pour lui, cela lui sera profitable !

JULIE – Maintenant je m’en vais vite car, avec tous mes bavardages, je vais encore me faire rabrouer !
(Klaxon !)

JULIE – Oui, me voici ! À tantôt, François.

FRANÇOIS – À tantôt, Julie.

(On entend sonner les cloches et la voiture démarrer.)

SCÈNE 4

François – José

FRANÇOIS – Quel dommage de n’avoir qu’un enfant et de l’avoir gâté d’une façon pareille !

(Il se verse un verre de genièvre, remet la radio en sourdine, prend un journal agricole et allume une pipe ou une cigarette. – Après un moment, le téléphone sonne.)

FRANÇOIS – Bon sang, qui peut bien téléphoner maintenant ? Il ne faudrait pas s’étonner que ce soit le marchand de vaches ; celui-là, du moment qu’il flaire une bonne affaire, il n’y a pas de dimanche qui tienne ! *(Il ferme la radio.)*

Allo... Oui... C’est François, le valet... Et bien oui, je suis tout seul ici... Pourquoi ? ... Oh, tout le monde est à la grand-messe ... Jeannine y est également. Mais qui est à l’appareil ? ... Qui ? ... José ! D’où téléphones-tu camarade ? ... De la gare ... Comment faire pour rentrer ? ... Je n’en sais rien, mais ce que j’imagine bien, c’est que si tu reviens à la ferme aujourd’hui, cela risque de mal se passer avec ton papa. Ta maman est bien découragée, sais-tu ! Jeannine est pareille à elle-même, plus jolie que jamais ; elle parle souvent de toi et comme toujours elle te défend, quand tes parents te critiquent... Oh, à propos, Jeannine étrenne une robe ravissante ; il faudrait la voir comme elle est mignonne ainsi ; il faut croire qu’elle prévoyait ton retour, ha, ha... Et à propos, la Liégeoise se porte-t-elle bien ? ... Comment ? ... Qu’est-ce que tu dis ... Vous n’êtes plus ensemble ! ... C’est fini depuis belle lurette, peu de temps après avoir rompu avec tes parents ! ... Eh bien, tant mieux pour toi ! Tu vois bien, mon ami, que les pigeons reviennent toujours sur leurs trappes ! ... Tu es fauché ! ... Pas même une pièce pour payer l’autobus ? Oh, il te va bien, à l’apparence ! Tu ne dois pas être très brillant à voir ! Je veux bien demander à ton père qu’il aille te rechercher, mais acceptera-t-il ?... Je veux bien essayer !... J’en parlerai d’abord à Jeannine, elle est plus habile que moi ... On verra bien. Souhaitons que tout se passe bien, sinon il faudra peut-être que tu reviennes à pied ou bien que tu repartes vers Liège. Parce que si ton papa refuse de t’accueillir, je ne vois pas bien ce que tu pourras faire d’autre. Enfin, nous verrons bien. À tantôt, peut-être !...

FRANÇOIS *(face à lui-même)* – Et bien celui-là, il a fameusement réussi ! Si son père ne le tue pas quand il va le revoir, tout va bien ! Il a bon cœur, mais c’est un vrai Ardennais et ceux-ci ne plient pas facilement l’échine. Mais après tout, on ne sait jamais. On se veut parfois intransigeant et puis après les choses s’arrangent d’elles-mêmes... Je souhaite que cela se passe ainsi, le tout c’est de lui expliquer tout cela avec diplomatie. Peut-être grâce à Jeannine... *(François réfléchit, il range la bouteille et le verre.)*

SCÈNE 5

François – Victor

VICTOR *(de l’extérieur, par la fenêtre, il dit :)* – Peut-on entrer quand on est dedans ?

FRANÇOIS – Oui, entre !

VICTOR – Tu avais l’air de penser bien loin, camarade. Y aurait-il quelque chose qui te tracasse ?

FRANÇOIS – Pas vraiment, mais je me retrouve tout seul ici. Que veux-tu que je fasse, sinon réfléchir à une chose ou l’autre.

VICTOR – Tu as ma foi raison. Et bien, mon ami, tu ne devineras jamais pour quelle raison je passe par ici !

FRANÇOIS – Pas précisément, mais je m’en doute un peu !

VICTOR – Et bien voilà, tu sais que de temps en temps j’ai la mauvaise habitude de placer une bricole...

FRANÇOIS – Une bricole, dis-tu ! Des dizaines veux-tu dire, vieux bricoleur impénitent ! Tu risques bien de te faire cueillir un jour ou l’autre !

VICTOR – Je ne pense pas car je ne me mets pas en danger et je suis aussi malin qu’eux. À part toi, personne par ici ne le sait, ha, ha ! Ils sont bien trop peu fûtés pour me pincer ; ils ne se lèvent pas assez tôt !

FRANÇOIS – Tant mieux pour toi, mais fais tout de même bien attention ! Un de ces jours, on te tombera sur la bosse !

VICTOR – C’est précisément pour éviter cela que je viens te trouver, mon frère. Figure-toi que j’avais placé une bricole dans la grosse haie du grand pré ; il y avait là un si beau passage, que je n’ai pas voulu rater l’occasion et je viens de constater en passant là tout près qu’un beau gros lapin y pendait. Mais, tu vois, c’est trop près du village, alors je n’ai pas osé le dépendre. Mais, si nous y allions, nous deux...

FRANÇOIS – Je comprends maintenant la raison de ta visite. Ainsi tu deviens tellement hardi que tu mettras, un de ces jours, des bricoles au milieu du village !

VICTOR – Je ne peux mal d’en arriver là, mais parce que la bête est prise, ce serait dommage de la laisser probablement enlever par quelqu’un d’autre. Peux-tu venir avec moi, le plus rapidement possible, avant le dîner si possible ? J’aimerais que tu m’accompagnes car ainsi nous ferons semblant de nous promener et quand nous arriverons au bon endroit, tu feras le gué et moi je dépendrai le lapin en triple vitesse et le cacherai dans ma camisole. Tu verras, ça ira comme sur des roulettes !

FRANÇOIS – J’entends bien ce que tu dis, mais tu oublies que ça se passe dans la pâture de mon patron ! Tu aurais quand même été mieux inspiré en choisissant un autre endroit pour placer une bricole !

VICTOR – Mais au contraire c’est très bien qu’elle soit située sur la propriété de ton patron, ainsi les témoins éventuels penseront que nous allons examiner quelque chose par là ; d’ailleurs, à l’heure du dîner, on ne va rencontrer personne et de plus c’est un dimanche, alors !

FRANÇOIS – Il faudra encore bien que je te donne un coup de main mais c’est la dernière fois ! Tu joues trop avec le feu ! Maintenant, voyons les choses autrement : parce que je t’ai souvent rendu service et que tu ne m’as jamais rien donné en retour, eh bien, aujourd’hui la bête c’est pour moi ! C’est d’accord ?

VICTOR – Euh !, ... et bien un service en vaut un autre, mon gaillard. C’est bien d’accord, le lapin est à toi ! Je ne voudrais pas être sur ta langue pour si peu de chose. Mais motus à ton patron, c’est bien compris ?

FRANÇOIS – Mais tu ne vas quand même pas t’imaginer que personne ne sait que tu places des bricoles ! En fait, les gros fermiers d’ici ne s’embarrassent guère pour si peu de chose, car autrement il y aurait longtemps que tu te serais fait prendre, mais ce qui te sauve ce sont les services que tu leur rends en venant travailler pour eux à l’occasion. Alors, comprends-le bien, c’est une petite reconnaissance de leur part !

VICTOR – Ils me doivent bien ça, en effet, mon ami ! Sans mes compétences, leur fourrage serait attaqué par les lapins sauvages car, il faut bien l’avouer, n’est-ce pas vieux frère, il n’y en a aucun parmi eux qui soit capable de tirer un bon coup de fusil ; ils savent faire peur au gibier, mais cela s’arrête là, tandis que moi je leur donne un fameux coup de main, je les attrape par le cou, cela fait moins de bruit !

FRANÇOIS – Alors on est bien d’accord, je passe chez toi vers midi, à moins qu’un empêchement surviendrait et m’empêcherait d’y aller, mais de toute manière je ferai mon possible.

VICTOR – Et bien ça va, je m’en vais vite, car ton patron, sa femme et Jeannine vont rentrer de l’office et j’aime autant qu’ils ne me voient pas ici ; ils se demanderaient la raison de ma visite.

FRANÇOIS – Tu sais bien que tu ne gênes pas ici à la ferme, le maître t’apprécie malgré que tu lui subtilises de temps en temps un lapin ou un lièvre !

VICTOR – C'est vrai et je sais bien pourquoi (*montrant ses bras*), c'est grâce à ces deux-là vois-tu ! (*en sortant*) Alors à tout de suite !

FRANÇOIS – Oui, on fera comme on a dit ! (*Victor sort.*)

Me voilà encore coincé dans une de ses combines ! Mais comme un service en appelle un autre, le lapin sera à moi et il servira peut-être à fêter le retour de l'enfant prodigue, s'il peut rentrer ! Sait-on jamais... (*On entend une voiture s'arrêter.*)

SCÈNE 6

François – Julie – Jeannine - Maurice

JULIE (*Julie et Jeannine rentrent ensemble*) – C'est un rapide pour dire la messe, notre curé ! Il a récité une messe-basse en triple vitesse, sans même prêcher, juste en précisant qu'il devait s'en aller bientôt. À présent, même les curés n'ont plus le temps de dire une grand-messe, pourtant c'est leur rôle principal de dire messe et salut !

JEANNINE – Il a sans doute d'autres obligations dans la paroisse, n'est-ce pas Julie, voir un malade, que sait-on ?

FRANÇOIS – Après tout, ce ne sont pas nos affaires ! Il est malin assez pour savoir ce qu'il doit faire. Alors, la demoiselle, les jeunes gens ont-ils jeté leurs grands yeux vers toi en t'apercevant si élégante ? J'ai l'impression que tes oreilles auront chanté d'une maîtresse façon !

JEANNINE – Qu'est-ce que cela peut bien te faire, curieux compère !

JULIE – Précisément, cela ne vous regarde pas. Vous devenez parfois indiscret.

FRANÇOIS – En fait, cela me ferait plaisir qu'elle trouve un prétendant ; il serait temps !

JULIE – Taisez-vous, allez ! Je vais ranger mes vêtements. François, laissez Jeannine en paix, n'est-ce pas ! (*Elle sort.*)

JEANNINE – Tu aimes bien me taquiner mais tu ferais mieux d'ennuyer une autre que moi !

FRANÇOIS – Sans doute mais je ne trouve personne à ta mesure. Bien sûr des femmes il y en a, mais en trouver une bonne, c'est autre chose ! Et comme celles-ci sont plus que rares, j'aime encore mieux m'en passer...

JEANNINE – Ça c'est ce que tu dis ! J'ai plutôt le sentiment que c'est tout le contraire. Il n'y en a aucune qui est attirée par toi et c'est la raison pour laquelle tu es resté vieux jeune homme. Ha, ha !

FRANÇOIS – Parlons un peu d'autre chose. Il va falloir que tu ailles enlever ta nouvelle robe pour préparer le dîner.

JEANNINE – Pourquoi changer de vêtements, je vais mettre un tablier, tout simplement !

FRANÇOIS – Mais j'y pense, idiot que je suis ! J'oubliais moi, garde bien ta nouvelle robe, oui garde-la bien !

JEANNINE – Pourquoi cela, qu'as-tu oublié, François ?

FRANÇOIS – Je n'y pensais plus, mais je vais t'apprendre une bonne nouvelle !

JEANNINE – Encore une bonne blague, sans doute ! Quelle bonne nouvelle as-tu donc à m'apprendre ?

FRANÇOIS – Et bien il va se passer ici quelque chose d'inattendu ! Garde bien ton calme, s'il te plaît !

JEANNINE – Dis vite alors !

FRANÇOIS – Et bien voilà : le fils de la maison est arrivé... à la gare !

JEANNINE – Jo, Jo, José, à la gare... Qui te l'a dit ? Mais explique-toi donc ! (*Elle se cramponne à François.*)

MAURICE (*entrant*) – Oh ho, on discute bien sérieusement ici, dirait-on !

JEANNINE (*allant vers Maurice*) – Patron, patron, il faut aller rechercher José !

MAURICE – Rechercher José ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

JEANNINE – Julie, Julie, descendez sans tarder... Il va revenir, patron, José est à la gare !

FRANÇOIS – C'est vrai, Maurice, le gamin vient de téléphoner pendant la messe : il demandait que vous alliez le chercher. J'étais un peu embarrassé de vous annoncer cette nouvelle, mais Jeannine a pris les devants. Il m'a avoué également qu'il n'avait plus d'argent ni même de quoi payer l'autobus ! (*Julie entre.*)

JULIE – Qui va rentrer ?

JEANNINE – José est à la gare où il faut aller le rechercher tout de suite !

MAURICE – Doucement, doucement, car après ce qu'il a fait à sa mère et moi, il mérite une bonne leçon et c'est moi qui vais la lui donner. Je vais me rendre à la gare, non pas pour le ramener, mais pour lui donner de l'argent pour qu'il retourne à Liège. Je ne veux plus le voir ici ; il a déshonoré notre famille devant tout le village. Les gens en ont suffisamment parlé ; qu'il tire son plan ! D'ailleurs, s'il revient chez nous, il recommencera ses fredaines !

JULIE – Mais Maurice, tu ne peux pas faire ça, c'est quand même notre fils et nous n'avons que lui ! Si tu le renvoie, tu me tueras !

MAURICE – Femme, dans la vie il faut avoir le courage de punir celui qui a mal agi...

JEANNINE – Patron, José n'est pas un mauvais fils. C'est sur un coup de tête qu'il est parti ! Je suis sûre que si vous le reprenez chez vous, il redeviendra meilleur, car la punition qu'il a subie depuis qu'il est parti lui aura fait comprendre que c'est à vos côtés qu'il se sentira le mieux.

MAURICE – Ma parole, mais tu le défends, malgré tout ce qu'il a pu faire ! L'aimerais-tu tant que ça pour souhaiter son retour ?

JEANNINE – Je ne sais pas si je l'aime, mais je le considère comme un frère, et aussi, je ne devrais pas vous l'avouer, mais je l'ai toujours apprécié en cachette car je ne suis qu'une petite servante moi ici, et José, lui non plus, n'a jamais rien su de mes sentiments.

MAURICE – Ma fille, toi ?

FRANÇOIS – Patron, je n'ai rien à dire chez vous, je ne suis que votre valet sans plus, mais je pense que dans l'existence on doit savoir oublier et pardonner, et qu'après avoir été pardonné, on devient souvent meilleur !

JULIE – Ne sois pas si sévère, Maurice, car toi aussi, au fond de toi-même, tu ne demandes pas mieux qu'il revienne ; n'essaie pas de jouer les durs, car je sais bien, pour t'avoir souvent observé quand tu te croyais seul, que tes pensées étaient bien tristes, et t'ai surpris à essuyer une larme qui coulait de tes yeux.

MAURICE – Parce que je constate que j'ai tout le monde contre moi, il faudra bien que j'aille le rechercher !

JEANNINE – Laissez-moi vous embrasser, patron !

MAURICE – Brave enfant, va !

JULIE – Allez-y Maurice, et ne le rudoyez pas !

(Maurice sort..)

(Léger fond de musique – L'éclairage de la scène diminue lentement jusqu'au noir total ; après un court instant, la lumière revient tout doucement – Jeannine et François sont debout devant la fenêtre. On entend la voiture s'arrêter.)

JEANNINE (*très fort*) – Le voilà ! (*Le musique cesse – José entre le premier suivi de son père.*)

SCÈNE 7

Julie – Jeannine – François – Maurice – José

JOSÉ (*s'élançant vers sa mère*) – Pardon maman ! (*Il pleure.*)

FRANÇOIS – Relève-toi camarade, montre-nous que tu es un Ardennais comme nous autres, et que ce n'est pas parce que tu as fait une bêtise qu'il ne faut pas relever la tête !

JULIE – Mon fils (*le pressant à se relever*), que je suis contente que tu sois rentré ! Pourquoi nous avoir fait tant de peine à tous ? (*Elle embrasse José.*)

FRANÇOIS – Regarde autour de toi : ne vois-tu pas cette adorable jeune fille qui a étrenné une nouvelle robe, sans le savoir, pour fêter ton retour !

JOSÉ – Jeannine, comme tu es coquette dans cette tenue, et que je suis content que tu sois venu me rechercher, papa ! J'avais bien des craintes que vous me repoussiez tous. Après la bêtise que j'ai faite, avoir imaginé que je pourrais construire ma vie tout seul, loin d'ici, pour l'amour d'une jeune fille qui vivait dans un autre monde que le mien, que tout cela allait m'apporter plus de bonheur et de joie qu'avec une fille de chez nous. Je me suis lourdement trompé, maman, car tout s'est effondré quand j'ai dû gagner ma vie. Aussi ai-je bien souvent songé à toi, Jeannine, à toi aussi François, vous deux que j'ai souvent humiliés, ici devant tout le monde, en me faisant une gloire d'avoir un peu plus d'instruction que vous autres. Pour toutes ces maladroites, je vous demande pardon, et surtout à vous, mes chers parents !

MAURICE – Tu es pardonné, mon fils, et de tout le monde, crois-le bien !

JULIE – Oh oui, tout cela n'est déjà plus qu'un mauvais souvenir !

MAURICE – À présent, je vais rentrer l'auto.

FRANÇOIS – Un moment, Maurice, s'il vous plaît ! Après toutes ces émotions, j'aimerais m'éclipser pour un petit moment ; je ne serai pas long, mais je dois aller rejoindre mon camarade Victor. Ne vous déplaît pas, patron, mais c'est pour l'aider à dépendre un gros lapin pris au collet dans la haie du grand pré. Étant donné qu'il servira à fêter le retour de l'enfant prodigue, j'espère que vous ne nous en voudrez pas de vous l'avoir chapardé en douce !

MAURICE – Vas-y camarade ! Puisque tout le monde est à la fête, viens, nous sortirons ensemble. (*Ils sortent.*)

JULIE – Mes enfants, il est plus que temps que j'aie pelé les pommes de terre ; vous demeurerez bien un peu de temps ici sans moi. Mais comme nous allons avoir un bon gros lapin pour fêter le retour de José, il faudra bien que Jeannine m'aide à le dépouiller.

JEANNINE – Avec plaisir, n'est-ce pas Julie ! (*Julie sort.*)

JOSÉ – Jeannine, tu ne m'as pas encore pardonné de t'avoir tant peiné en te traitant de paysanne et que sais-je encore tout ce que je t'ai fait endurer ? Mais, je suis persuadé que les paysannes ont un cœur bien plus grand qu'on imagine !

JEANNINE – Je ne sais pas si nous avons un cœur plus grand que les autres, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il y a longtemps que j'ai oublié tout ce que vous m'avez dit !

JOSÉ – Tu m'aimais en silence, ne le cache plus, car je vois cela dans tes yeux ! Pourquoi ne m'as-tu jamais montré tes sentiments ?

JEANNINE – Ce n'était pas à moi à vous le dire, ce n'est pas l'usage ! Et puis, je n'avais aucune chance, vous vouliez fréquenter une fille de la ville. Et maintenant, avez-vous changé d'avis ?

JOSÉ – À présent, rien n'est plus pareil ! J'ai eu le temps de comprendre, et, si tu le veux, nous deux nous pourrions continuer à vivre ensemble en nous aimant, retournant et remuant la dure terre de la ferme, en marchant dans la boue, les bras et les cœurs liés l'un à l'autre. Que réponds-tu à ce souhait ?

JEANNINE (*s'élançant dans les bras de José*) – Quel beau rêve !

(La toile tombe.)

